



LE BAVEUX DU ROCK

Karl Zéro : T'as vraiment pas une tête de rocker !?

Fabrice Epstein : Non, je ne suis pas de la génération des rockers, mais je suis « fils de ». Il m'est arrivé un truc tout bête, qui arrive à plein de gens : je devais avoir 10-11 ans et je me suis cassé la jambe. Je suis resté immobilisé. Et comme il y avait plein de vinyles de rock des années 70 autour de moi, Pink Floyd, les Doors, les Stones, tous ceux de mon père, je me suis mis à les écouter une, deux, trois, dix, vingt fois... Lui, c'est un pur rocker, né en 1947, un fou furieux de Dylan, qui a assisté à des concerts des Doors ; il a même vécu un peu avec les Hare Krishna sur la côte ouest des États-Unis, c'est te dire... C'est comme ça que je me suis retrouvé dans des magasins de disques à 13-14 ans, avec des mecs de 40 ans qui portaient les cheveux longs, génération hard-rock style Metallica... Je trouvais ça bien, mais c'était trop violent pour moi. J'étais vraiment plus dans le truc « Love Street » des Doors ou « Money » des Pink Floyd. Bon, je suis sans doute passé à côté de ce qui s'est fait après...

K. Z. : Mais dans ce cas, pourquoi t'as pas relevé le flambeau du rock 70's en devenant un rocker toi-même ?

F. E. : Bah... Ça ne m'a jamais traversé l'esprit. J'ai fait un peu de piano, mais c'était pas trop mon truc, et j'ai

jamais franchi le pas. Et puis, je me suis retrouvé dans une école de commerce, avant de faire du droit pour devenir aujourd'hui avocat dans le droit des affaires.

K. Z. : Normal ! À force d'écouter de la « musique de vieux », t'as fait une carrière de vieux ! Coursu incompréhensible, n'empêche... Quand on est un rocker, on veut défoncer le système, pas faire partie de l'establishment au point de l'incarner presque physiquement !?

F. E. : Oui, mais ça, c'est dû au tropisme de la génération 68, ceux qui ont vécu le truc aux États-Unis à cette époque-là. Vouloir absolument que leurs enfants fassent une profession bien chiante, reviennent bien dans les clous. J'ai été bercé là-dedans par mes parents : « Fais une école de commerce, une prépa, fais du droit, exerce ensuite une profession où tu ne dépends de personne. » Donc, aujourd'hui, on achète des boîtes, on vend des boîtes... OK, c'est vraiment pas antisystème !

K. Z. : Le lien entre les deux, rock et droit, c'est, dis-tu, qu'« on a soif de justice comme on a soif de rock ». Tu peux m'expliquer ça ? Ou c'est juste une tournure romanesque ?

F. E. : Il y a, bien sûr, un aspect romanesque. D'ailleurs, Dostoïevski passait son temps dans les cours de justice. S'il y a un truc qui me passionne, c'est d'y traîner, moi aussi, d'aller aux procès, écouter, voir



Famille du média : **Médias spécialisés**
grand public

Périodicité : **Trimestrielle**

Audience : **N.C.**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales

Edition : **Fevrier - avril 2022**

P.22-23

Journalistes : -

Nombre de mots : **942**

p. 2/2



ce qui s'y raconte, de comprendre les tenants et les aboutissants des affaires jugées, y compris dans le pénal. C'est de guetter le miracle de l'oralité. Il peut se passer n'importe quoi dans une cour d'assises. Quand je compare la soif de justice et la soif de rock, c'est parce que j'aurais rêvé de vivre dans les années 60, de me dire « *C'est quand le prochain Doors ? C'est quand le prochain Beatles ? C'est quand le prochain Dylan ?* » et d'avoir la soif de les attendre, et de les découvrir. Au fond, ce qui relie les deux univers, c'est la soif de savoir, d'avoir le fin mot des histoires. Toutes ces affaires liées au rock, elles sont proprement fascinantes, et certaines restent encore non résolues.

K. Z. : Le lien, c'est aussi qu'il s'agit, dans les deux cas, de « cold cases » : de vieilles affaires, et de vieux groupes. Presque de l'archéologie, au fond ?

F. E. : J'adore fouiner dans les détails qui racontent peut-être plus encore une époque que les histoires en elles-mêmes. Par exemple, il y a un groupe qui a fait fureur à Woodstock en 1969, Country Joe and The Fish. Et, en fait, ce mec-là, Country Joe, il aurait été condamné par un tribunal à... se couper les cheveux ! J'ai cherché partout, je l'ai lu souvent, mais personne n'a la source, personne n'a le jugement ! Je finirai par le trouver ! Ou encore cette anecdote : quand il rencontre Jim Morrison, qui doit être jugé à Miami, le procureur lui demande de lui dédicacer

ses disques. C'est l'avocat du procès qui me l'a raconté. Donc, Morrison est face à un mec qui va demander à ce qu'il soit condamné, à ce qu'il aille en taule, mais malgré tout, il lui demande de signer pour ses mômes... Et finalement, c'est ça qui, indirectement, fait que Morrison file à Paris, et qu'il y meurt d'une overdose... J'y vois une logique tragique, risible, incohérente. C'est ça, rock'n'roll justice !



FABRICE EPSTEIN

Avocat au barreau de Paris et cofondateur du cabinet Saul, il a été le premier, en 2014, à défendre un génocidaire rwandais (Pascal Simbikangwa) devant une cour d'assises française.

Il en tire *Un génocide pour l'exemple* (Le Cerf, 2019), récit de son expérience sur cette affaire et recherche des origines de sa famille décimée en Biélorussie. Depuis 2020, il anime une chronique dans *Rock&Folk*, intitulée « Et justice pour tous », qui retrace les petites affaires et les grands scandales des rock stars.

Rock'n'roll Justice, une histoire judiciaire du rock, La Manufacture de livres, 2021

